

La vallée où je suis né n'a a priori rien à voir avec le désert, mais dans la descente de la Saône vers le Rhône il y a déjà des platanes et des tuiles romaines, et elle se termine à Marseille qui est ouverte sur le Sud, une porte pour partir vers le désert.

Ma rencontre avec le désert remonte à mes dix-huit ans, pendant la guerre d'Algérie. J'étais photographe de presse, pigiste à l'agence Dalmas. Il y avait eu un fait divers, des appelés du contingent qui étaient partis chasser la gazelle et qui s'étaient perdus dans le désert. J'ai suivi l'expédition lancée pour les retrouver – on en a retrouvé trois, les quatre autres avaient été mangés par le soleil. J'ai fait une bobine de Rolleiflex, mais c'était en 1960, c'était la guerre, on était en pleine censure, on m'a demandé de donner les films. À l'agence, les photographes un peu voyous m'avaient donné une consigne : tu ne donnes jamais tes films. Je ne sais pas comment j'ai fait face à



Les rescapés du  
désert à l'abri.  
(Algérie, au sud  
d'Hammaguir,  
1960.)



Les rescapés  
du désert à leur  
arrivée.

un capitaine de la Légion, dans le fort de Tab-Elbala, j'ai réussi à faire passer les films en France. Les photos ont été publiées dans *Paris-Match*, et Louis Dalmas, le directeur de l'agence, m'a fait entrer au staff.

Ensuite, l'affaire Claustre m'a pris plusieurs années de ma vie. Françoise Claustre, une ethnologue, avait été enlevée en 1974 par les rebelles du Frolinat, le Front de libération du Tchad, et gardée en otage à Modra, dans le Tibesti, pendant trente-trois mois. J'ai fait là-bas plusieurs longs séjours, plusieurs allers et retour entre le Tibesti et la France. Le mari de Françoise, Pierre Claustre, était dans l'aviation civile et Goukouni Oueddei, un chef de la rébellion, lui avait demandé si l'on ne pourrait pas faire une piste d'atterrissage près de Modra. Il a accepté et je me suis posé à plusieurs reprises sur cette piste.

Modra est une palmeraie en altitude, comme il y en a au Tibesti. C'est un endroit enchanteur, et c'était étrange d'entendre Françoise Claustre dire : « Je n'en peux plus, si je savais que je resterais là quelques mois, je le prendrais du bon côté, mais j'ai peur qu'un matin on vienne me chercher et qu'on me tue. Parmi les combattants, il y a des gens capables de faire ça, pour faire avancer leur cause – que je comprends mais dont je ne suis pas solidaire ! »

Pages suivantes :

Françoise Claustre  
en otage à Modra,  
1975.